



Article écrit pour le journal Candide par

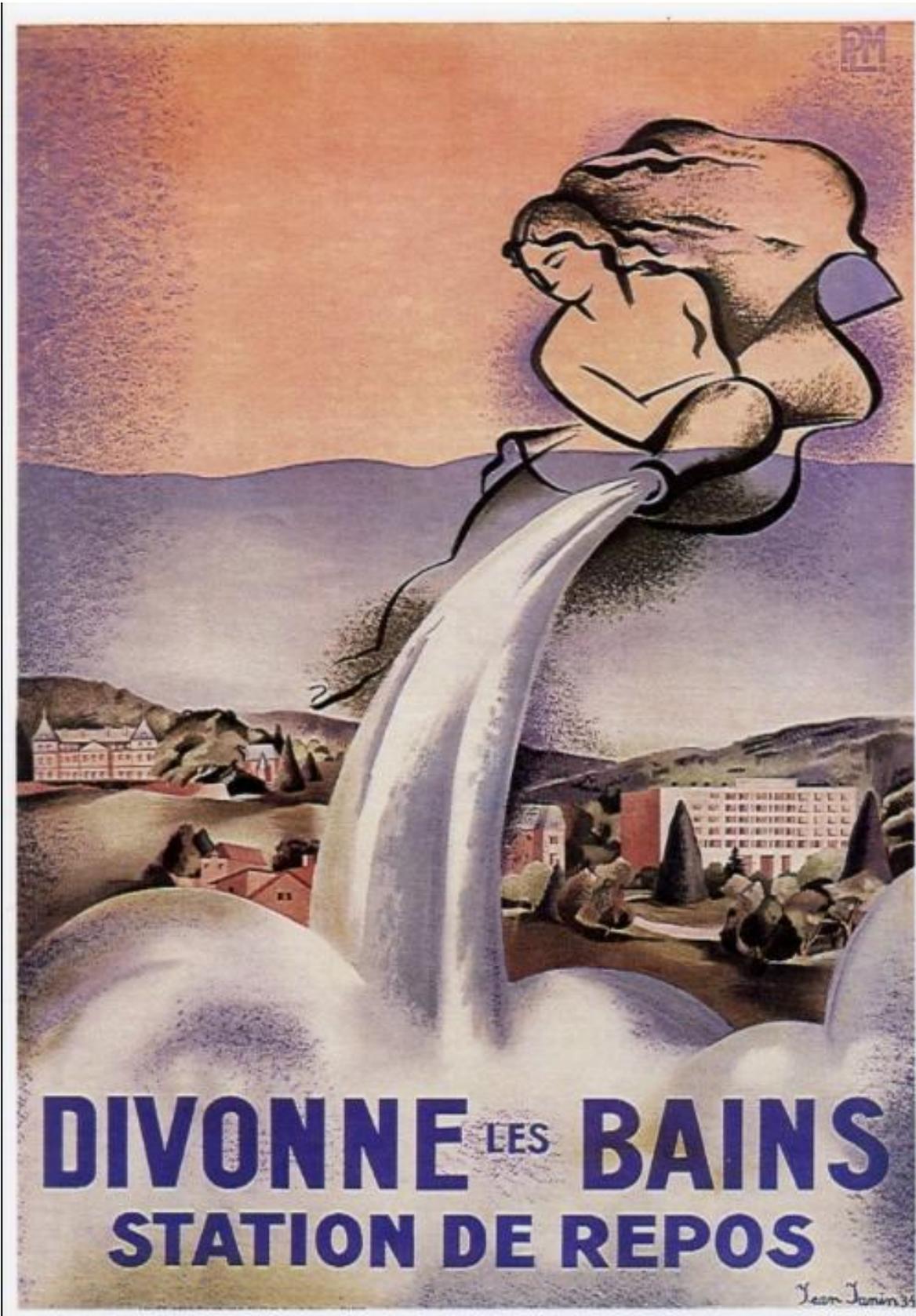


***Journaliste ,femme de lettres
membre du prix Renaudot***

Paru le 08 08 1939

Illustrations Jacques Pierron Arpadi 2020

source texte : Gallica, Presses et revues



Affiche de 1934

Chaque année, Candide m'envoie faire une cure dans une station thermale sur laquelle je dois ensuite fabriquer un article. Ainsi ai-je soigné successivement mon foie, mes reins, mon intestin, mon estomac, mon cœur et aussi les rhumatismes, l'obésité, les varices que j'aurai peut-être un jour. Cette année, j'ai à choisir entre l'insomnie, la dépression nerveuse, l'hystérie, la neurasthénie, l'angoisse ; bref je suis à Divonne.

Le village est sans intérêt. Le parc seule compte ; un joli parc bien propre, bien peigné qui vous a un air de Luxembourg tout comme s'il était à Paris. Les pelouses sont appétissantes ; on en mangerait. Là-dessus des chaises longues se bousculent, jouent à saute-mouton. D'autres mieux élevées, ont l'air un peu distant. C'est sans doute parce que, sur chacune d'elles, se trouve un être bardé de couvertures, de lunettes fumées, de coussins. Allez voir vous-même si ce sont des hommes des femmes ou autre chose. Moi, je n'en sais rien. Ils ne bougent pas, ne lisent pas, ne dorment pas .Ils vivent c'est déjà beaucoup.



Seulement la nuit, il fait froid ; quelquefois il pleut ; même avec un tel amoncellement de choses sur soi on ne peut pas passer toute sa vie sur une chaise longue.

Alors on a construit deux hôtels.

Le plus petit s'appelle le « *Grand Hôtel* »

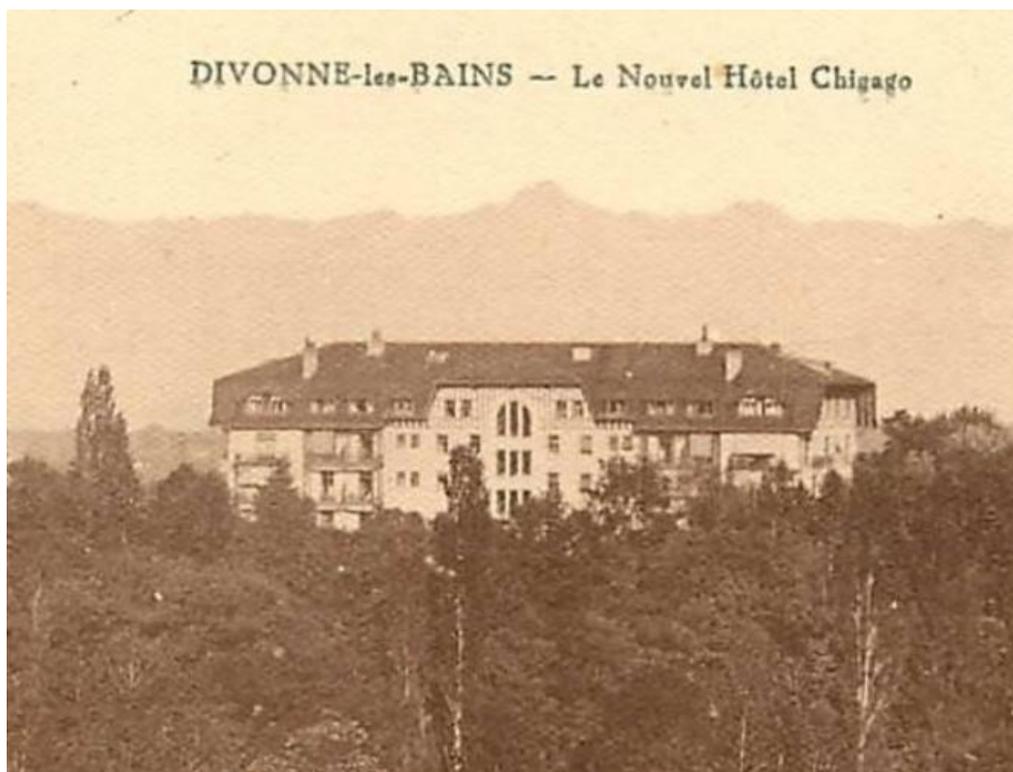


Entrée du Grand Hôtel



Hall du Grand Hôtel

L'autre, vexé d'être le « Le Nouvel Hôtel » depuis plus de vingt ans, a pris un pseudonyme plus élégant : « *Chicago* »



En dépit de cet américanisme, les chambres vastes comme des halles sont délicieusement françaises ; les terrasses ont sûrement été empruntées aux *Galleries Lafayette* ; les placards pourraient contenir sept fois les sept femmes de Barbe-Bleue ; trois portes vous séparent du couloir. On est toute seule, en tête à tête avec ce pauvre esprit détraqué qui a tant besoin de se reposer, de ne plus penser...

Sur la terrasse seulement, la vie des autres arrive par bouffées. Ainsi, au bout d'une heure, je sais que mon voisin se prénomme Léon et qu'il a des tracas pour s'habiller

Heu, heu...ma bonne amie...où avez-vous mis mon petit gilet?...heu, heu...Et mes jolis petits souliers jaunes ?...heu, heu, où sont-ils mes jolis petits souliers jaunes ?

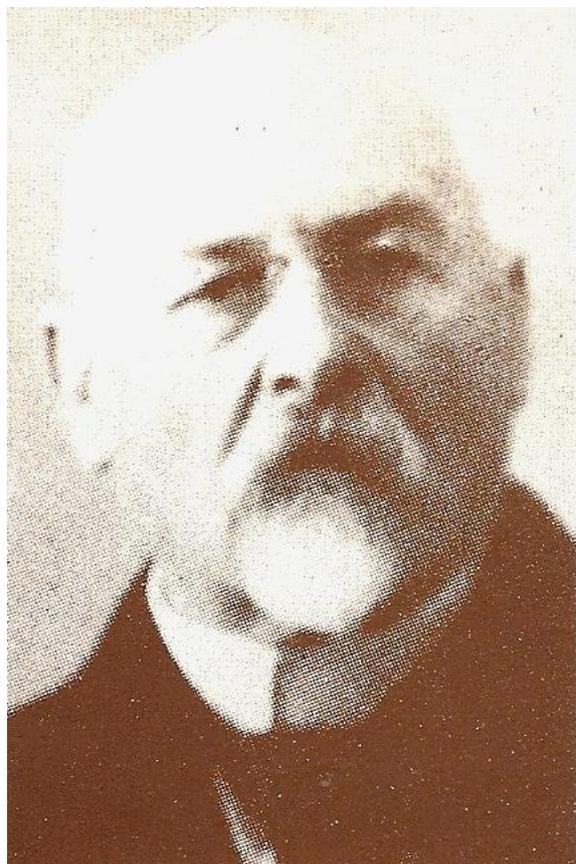


L. Michaux, éditeur, Ballegarde (Déposé)

340. - DIVONNE-les-BAINS. - Etablissement hydrothérapique
Escalier du Grand Hôtel

Grand Hôtel ou Chicago

Profitant de mes ultimes moments de lucidité, je me mets en quête d'un docteur. Le choix sera vite fait ; ils ne sont que cinq, tous choisis par la société thermale qui possède la parc tout entier avec son contenu. Le premier n'exerce plus officiellement. Il est maire du Pays, il passe ses heures à pêcher des truites, il est heureux.



Dessin Jean Debaud

Docteur François Roland

Mais ses fidèles clientes se jettent à ses pieds, pleurent, se lamentent et jurent qu'elles mourront pour le moins s'il ne veut plus continuer à les soigner. Il hoche la tête, sourit dans sa barbiche, cède. Il pêchera les truites demain. Aujourd'hui, il tentera de persuader à une malade qu'elle est heureuse, qu'elle n'a pas de cancer d'estomac et que son mari ne sera pas piqué par un scorpion. Ce sont pour la plupart des vieilles dames.

Les autres préfèrent le docteur Ernst, qui est jeune, beau, doux, valeureux, intelligent ; le prince charmant. Les femmes se bousculent pour être soignées par lui ; mais il reste un peu triste, un peu distant et semble ne pas voir les ravages sentimentaux qu'il commet.

Vient ensuite le docteur Vieux. Un chapeau de rapin, une impériale noire, un binocle à cordon et une de ces bontés qui absout tout. Le quatrième est le docteur Ballivet. Il est de ces gens qu'on peut

rencontrer quinze fois sans les reconnaître jamais. Il vous prend tout de suite le bras, la taille, les épaules.

5

On ne sait plus très bien si on ne l'a pas connu au moment de la première communion.

Le cinquième est le cinquième. Il bouge beaucoup ; il est très maigre. Il est quelconque. On sait qu'il existe parce que l'on sait qu'il y a cinq médecins à Divonne.

Sauf le maire-pêcheur-médecin, les docteurs ont, à l'établissement thermal, des cabinets qui se touchent. Deux à droite, deux à gauche. On dirait des confessionnaux. Ce n'est pas une fausse impression. Que de tristes confessions on entend là, entrecoupées de larmes ! Si tristes que les médecins pitoyables ne soignent pas seulement, mais consolent, réconfortent.



Etablissement de 1885 type Mauresque

Quelquefois, la nuit, ils se glissent dans la chambre d'un malade qui se plaint de « de ne pas fermer l'œil de la nuit ». Et le lendemain matin, à son réveil, le malade trouve sur sa table de chevet un petit mot de son docteur : « Je suis venu cette nuit, à deux heures. Vous dormiez ».

Le dévouement des médecins envers leurs malades ne peut-être comparé qu'à la tendresse des malades pour leur médecin.

Ils n'admettent point que les autres docteurs puissent être aussi savants que le leur. Alors se forment chaque saison des « ernstistes » qui se dressent contre les « ballivetistes » ou contre les « rolandâtres ».

Au mois de mars ou d'avril il n'y a guère, à Divonne, que de grands malades ; un ou deux gardiens, claustration ou liberté surveillée. Mais au mois de juillet arrivent les habitués qui viennent depuis vingt ans, par habitude, ou des malades occasionnels, généralement en série. Après une crise économique importante, on remarque toujours un afflux d'industriels du Nord, de banquiers ou de maîtres de forges.

Jadis, il y avait aussi un nombre important d'hystériques. Lorsque, dans le parc, elles apercevaient leur médecin, elles piquaient une crise et s'abattaient, une, trois, cinq, six, comme des quilles. Les hystériques ont aujourd'hui disparu ; elles sont remplacées par des épouses abandonnées qui sont toujours de mode et par les maîtresses de maison surmenées d'avoir tout l'hiver cherché en vain un valet de chambre honnête ou une bonne cuisinière. On voit de moins en moins des fous tels que cet homme qui tournait autour des pelouses en aboyant, que cette femme qui mettait trois heures pour parcourir deux cents mètres parce qu'elle voyait devant ses pieds des torrents infranchissables, ou le monsieur qui voulait tuer tous les oiseaux à coups de revolver sous prétexte qu'ils faisaient trop de bruit . Ceux-là sans doute morts ou guéris.

Et les autres hommes qui aboient, les autres femmes qui craignent de se noyer, dans le gravier du parc, les autres ennemis de la gent ailée, on les envoie à la Métairie - un lieu enchanteur qui rappelle singulièrement la Malmaison.

Hélas ! Les vieilles réputations ne s'effacent pas aussi aisément.

De temps en temps on téléphone au Chicago.

Allo ! Est-ce que vous avez beaucoup de fous en ce moment ?

Le chef de la réception est chaque fois suffoqué. Des fous !

Peut-on qualifier de ce terme les boursiers qui, quotidiennement, vers une heure, téléphonent à Paris pour savoir le cours de la Royal Dutch, du Mozambique ou de la Standard Oil ? C'est assez dire que notre homme pensa défaillir quand un nouvel arrivant clama dans le hall d'une voie tonitruante :

Et alors....où met-on les camisoles de force, ici ? L'hôtel tout entier en fut indigné. Car à Divonne le personnel des hôtels participe de façon active à la vie. C'est là que se trouvent réunis les derniers survivants de la race aujourd'hui anéantie des vieux serviteurs. Henri, le portier et Isidore, le chef de réception du *Grand Hôtel* ont commencé comme grooms de « lift » quand ils avaient douze à treize ans ; ils ont gravi un à un tous les échelons intermédiaires. Alors les clients qui viennent depuis vingt ans sont pour eux comme des amis d'enfance. Ils les soignent, les dorlotent, témoignent sans cesse d'un zèle diligent. Ainsi acquièrent-ils quelques ascendants sur les pauvres cerveaux ; Ils rassurent les inquiets, calment les agités, égayent les neurasthéniques avec de bonnes paroles pleines de bon sens que ne trouvent pas les médecins.

L'autre matin, une vieille dame qui reste à Divonne neuf ou dix mois par an se plaignit à Henri d'avoir entendu toute la nuit les diables danser sur sa tête.

-C'est vrai, fit Henri sans s'émouvoir. Je les ai entendus aussi. Ah ! C'est ennuyeux mais il y a des périodes comme cela où ils n'arrêtent pas de danser. Seulement si j'étais à votre place, je demanderais à être dans un appartement au cinquième. La vue est magnifique, et puis vous seriez tranquille ; les diables ne pourraient plus venir danser sur votre tête
-C'est une bonne idée, s'est écrié la pauvre femme.

On l'a installée sur sa demande au cinquième et depuis elle n'entend plus les diables danser sur sa tête.



Hôtel Chicago façade coté Alpes

Vers la même époque, Julien, le portier du *Chicago*, fut bien intrigué ; il était impossible de trouver le *Figaro* dans le hall. Tous les matins le *Figaro*, apporté en même temps que les autres journaux, disparaissait mystérieusement. Les clients de l'hôtel, qui sont tous gens distingués, le réclamaient vainement et s'en plaignaient. Enfin Julien, se mit en embuscade et découvrit le mystère. C'était un pensionnaire qui, tous les matins, descendait dans le hall et mangeait le *Figaro*.



Il le trouvait apparemment plus succulent que les toasts ou les brioches.

Il n'y a pas, à Divonne, que des dames persécutées par le malin ou des messieurs amateurs de journaux sauce Béchamel, mais aussi des familles avides de calme introuvable dans les stations balnéaires.

Le soir elles se réunissent dans le hall en smoking et robes de diner.

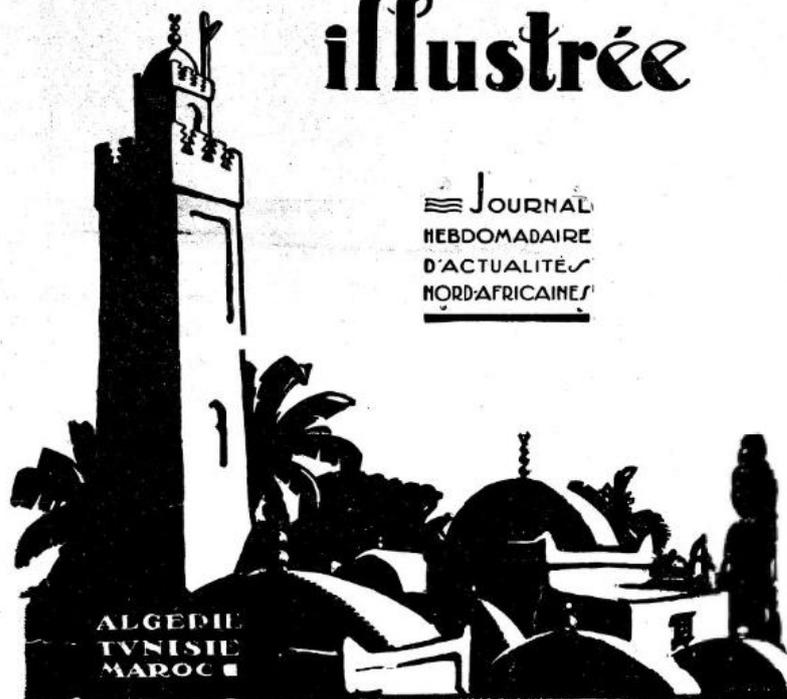


Les parents bavardent avant d'aller se coucher à 10 heures. Les enfants jouent au domino, au rami, ou consultent avec papa les collections de *l'Illustration* qui sont en lecture dans le hall. Sans doute ne sont-elles pas très récentes. Mais un gros effort a été tenté. L'année dernière encore, la collection datait de 1903 ; cette année elle est seulement de 1906.

Les vieux messieurs se plongent avec ravissement dans cette saine lecture. Ils voient des femmes à taille de guêpe avec une grosse bosse à l'endroit de la poitrine, une longue ombrelle avec un petit chouchou de tulle au manche et ils se sentent tout rajeunis.

769

l'Afrique du Nord illustrée



DIRECTION ET ADMINISTRATION : 3, Rue Pellissier, ALGER
AGENCE à PARIS : 28, Rue Beaurepaire (Téléphone Nord 26.54)

Car les hôtes de Divonne sont partagés en deux : ceux qui sont au Chicago et ceux qui n'y sont pas. Les premiers ne frayent avec les derniers qu'avec un grand mépris. Quelquefois quand on a compulsé trente fois la collection de *l'Illustration*, on se galvaude jusqu'à aller entendre le concert quotidien du *Grand Hôtel*.

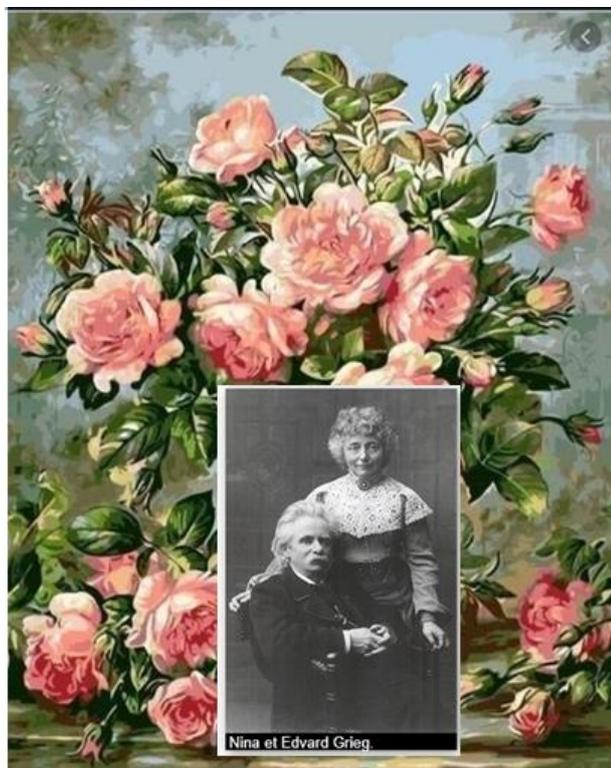
13

Dans le Grand Salon louis-philippard , éclairé par des boules dépolies, les chaises sont groupées en rond autour des tables sur le beau parquet bien astiqué, bien interdit aux pieds qui ne sont pas rigoureusement propres.



Salon du Grand Hôtel

Musique bien pensante. Grieg, *la Valse des Roses* Gounod et le Beau Danube Bleu.



Nina et Edvard Grieg

On laisse les portes grandes ouvertes et les malades demeurés sur leurs chaises longues, dans le parc, absorbent des portions d'harmonie en contemplant les étoiles...

Le jazz est inconnu. Cependant l'an dernier, il était chic de faire marcher un Mikiphone sur la pelouse. Hélas ! Il y avait toujours cinq personnes qui voulaient être chic, en même temps et à l'aide de disques différents.

Cette année, les mikiphones sont heureusement remplacés par un chœur de dix-huit chiens.



Le chef se sent bien humilié d'avoir à confectionner quotidiennement deux fois dix-huit pâtées. Autant demander à un membre de l'Académie de médecine de prodiguer ses soins à un cochon d'Inde. Pour se venger, le « chef » a posé des conditions draconiennes. Il faut que les « mémères » des « chienschiens » viennent « toucher » les pâtées à la cuisine, car il n'y a pas de personnel prévu pour cette besogne. Et ces vers onze heures un défilé de « mères » qui vont de leurs blanches mains quérir le manger de « l' »amour ».

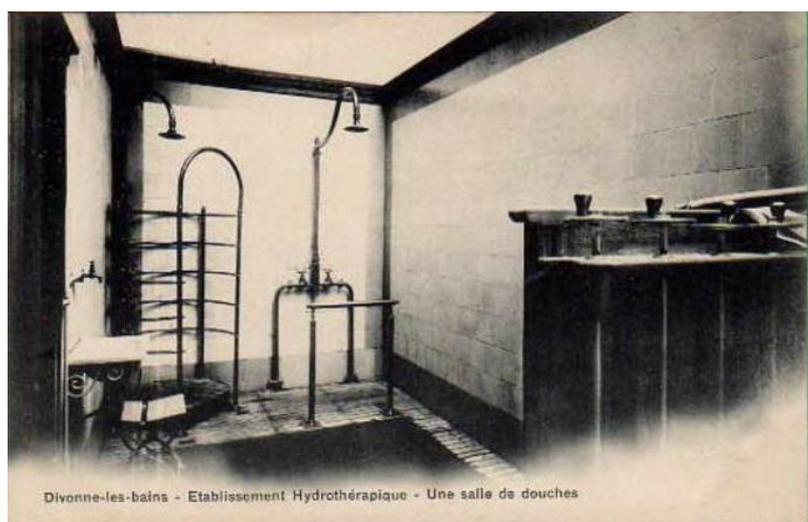


Attendre là ou ailleurs, peu importe, puisque la vie à Divonne consiste à attendre. On commence la journée en attendant le matin à l'établissement thermal, à l'heure de la douche.

Alignées sur des bancs, les dames » prennent patience » en tricotant, en raccommodant, en se racontant mutuellement leur cas. Celle-ci, son mari l'a abandonnée. Comme si on pouvait attendre ça d'un homme sérieux, employé de chemin de fer et « pas buveur pour un sou » ! D'autres ne parlent pas et c'est plus grave ; ainsi, celle-là qui est presque guérie...Eh bien ! Il y a deux ou trois ans elle ne voulait pas monter un escalier. Mère douloureuse, cinq fois frappée, elle voyait en chaque marche le cercueil d'un de ses enfants. Et elle est là maintenant, les mains ballantes, avec son pauvre regard en veilleuse- en attendant la mort...



Mon tour venu je subis la douche avec joie, car j'ai choisi à la fois le docteur Ernst et la « pomme d'arrosoir ». C'est bon tiède et doux. Quand je ne saurai plus quoi faire dans la vie, je me mettrai neurasthénique.



Il ne faudrait pas croire, bien entendu, que Divonne n'a pas de casino. Il y en a un et il est municipal. Hélas ! Il est à l'autre bout du pays.

Son propriétaire est un Mr Roy, qui dirige aussi le Kursaal de Genève.

Il y gagnait allègrement quelque cinq millions de francs (français) par an.



Kursaal Genève

Quand les jeux furent interdits en Suisse, Mr Roy pensa alors à fonder à Divonne un casino qui ne manquerait pas d'inquiéter M. Chabert, directeur des hôtels et d'être racheté par lui un bon prix .



Casino Divonne les Bains

Mais allez y comprendre quelque chose ; quand Mr Chabert organise un bal au Théâtre du parc, la salle est pleine. Quand Mr Roy fait une soirée de gala au casino, il bénéficie seulement des commerçants et des cultivateurs divonnais.

Les orgies du casino municipal sont d'ailleurs assez restreintes, car le maire-pêcheur-docteur a refusé d'accorder la licence d'alcool. On y boit donc du tilleul et quelquefois- rarement- du champagne. La cliente la plus importante est une commerçante lyonnaise, pourvue d'âge, de graisse et d'argent, qui vient périodiquement « faire la noce ». Elle paye le champagne à la ronde, jure en pleurant à Arthur, le garçon, qu'elle l'épousera le lendemain, puis l'insulte, renie le fiancé occasionnel et finalement lui offre des cravates, des foulards et autres babioles.



Terrasse du casino

A la boule, des paysans aux ongles bordés de crêpe font la poussette timidement avec des pièces de vingt sous. Les croupiers baillent, dégoûtés de leur chemise maculée, de leur smoking verdi et de leur barbe repoussée depuis deux jours déjà.

Les folles ivresses du casino sont complétées par une jeune personne d'humeur peu farouche. Les jouvenceaux que le domino ne passionne pas, flamberaient aisément pour ses grands yeux et la courbe charmante de sa nuque. Hélas ! la jeune séductrice est fille d'un commerçant de Divonne. Avant d'obtenir d'elle la seule promesse d'un rendez-vous, il faut entrer d'abord dans le magasin de papa et acheter un fourneau à gaz, un collier d'ambre ou douze mètres de madapolam.

Alors le jeune homme s'enfuit et la jeune personne peut pleurer à son aise sur sa vertu inemployée.



Peut-être cependant les gens du Chicago se fussent-ils hasardés au casino ; mais il y a deux ans une dame y alla. Les valets de chambre, les garçons, les chauffeurs de l'hôtel étaient là. L'un d'eux, sans malice, vint l'inviter à danser. La dame refusa d'un air horrifié ; sa mésaventure est devenue célèbre à Divonne.

Si les distractions nocturnes sont assez minces, les distractions diurnes abondent. La principale est le tennis où les championnats succèdent aux championnats. De temps en temps les médecins voient arriver un joueur essoufflé, livide, qui s'affale, les doigts crispés sur sa raquette et qui gémit.

—Docteur je vais mourir. Là tout à l'heure, en jouant, j'ai senti nettement que j'allais mourir...

On le console, on le rassure. Il ne mourra pas. La douceur, la patience des médecins agissent encore plus que la douche.

Et notre joueur repart, finit le « set » commencé. Les cours sont d'ailleurs fort beaux.



Ils sont au pied d'une ferme transformée en hôtellerie. Façade blanche et volets bleus. C'est charmant, idyllique, les poules y caquètent toujours et les garçons mal stylés sont aussi négligents que des valets de ferme authentiques.



Ferme et Belvédère

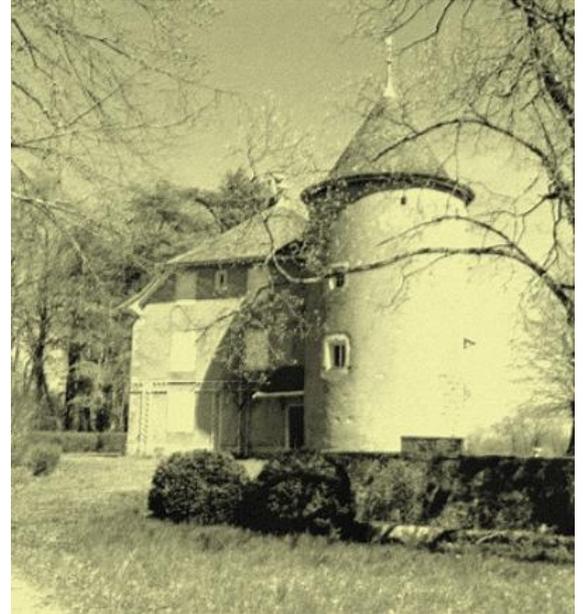
Sous les parasols, le Tout-Divonne se retrouve à l'heure du thé. Quand trois familles sont réunies, elles se cotisent et commandent une citronnade ; jamais avant .Il me semble qu'on n'ait pas soif à Divonne.



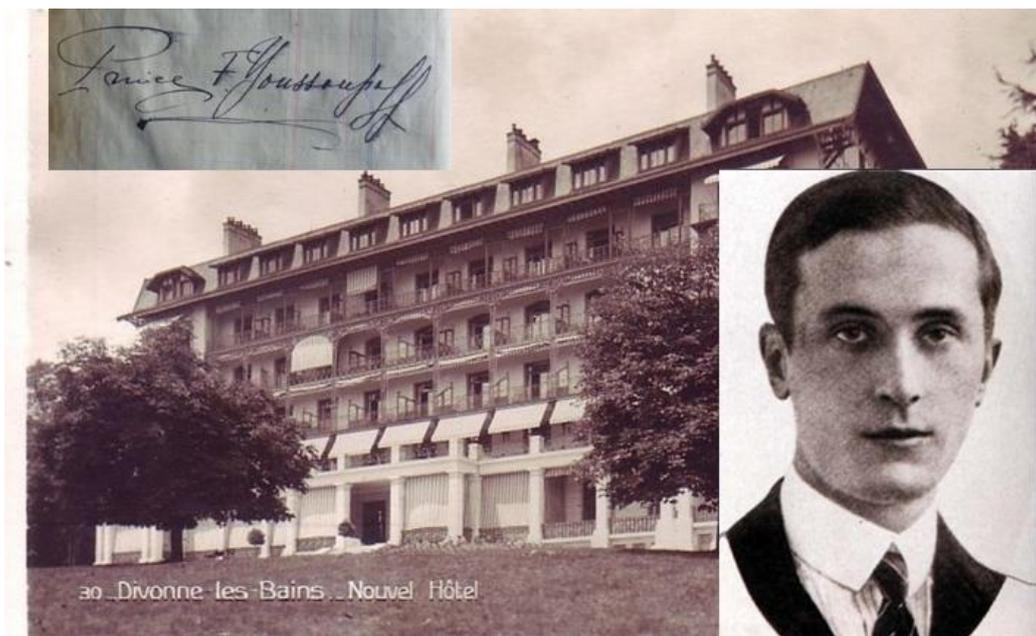
Le gouter des enfants

Il n'y a qu'un habitué qui empêche le marchand de Canadian club de faire faillite ; c'est le prince Youssouppoff. Mince et vigoureux, le regard étrange, il vient chaque année se reposer pendant plusieurs semaines des fatigues de la vie de Paris.

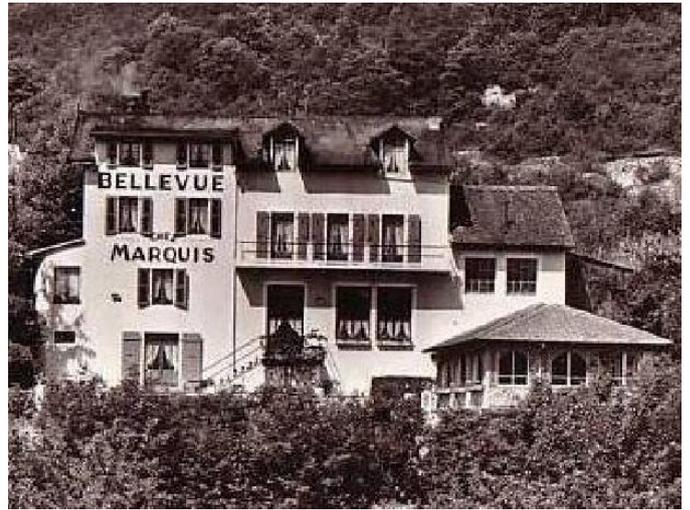
IL avait loué tout d'abord le château de Grilly, à quelques kilomètres de Divonne. Mais l'ombre de Raspoutine est là, à ses côtés, qui le harcèle et ne lui laisse nul répit. Un jour où l'ombre se faisait plus encombrante, le prince a tiré trois coups de revolver qui n'ont fait que briser les vitres du château.



Depuis il vient au Chicago. On le voit sur la terrasse de sa chambre, vêtu chaque jour d'un pyjama nouveau, étendu sur une chaise longue, cependant que sur une autre chaise longue son chauffeur en pyjama identique lui tient compagnie.



Le prince ne sort que pour aller prendre sa douche à l'établissement thermal ou pour aller chez Marquis, le célèbre et sympathique Marquis dont on connaît les truites, les poulets à la crème et les beignets à cent kilomètres à la ronde.



Les autres heures de la journée, le prince les passe dans sa chambre. Il fait brûler de l'ambre et joue de la balalaïka quand l'ombre de Raspoutine l'obsède trop. Il ne regrette pas cependant son acte.

– Si je devais recommencer, je le ferais, dit-il, puisque c'était pour le bien de mon pays et pour sauver le star.

Mais il a le « *home-sick* », la nostalgie de la terre natale.

– C'est tellement naturel, dit-il. Comment pourrait-il en être autrement donc ?

Je serais volontiers restée à Divonne. Mais les médecins, consultés l'un après l'autre, m'ont déclarée incurable. Je finirai donc mes jours à la Métairie – ou à Malmaison.

Odette Pannetier